

Un grand intérêt, mais il faut encore plus de connaissances

Dans une vaste étude, l'Institut de recherche de l'agriculture biologique (FiBL) à Frick a examiné ce qu'il en est de la culture biologique dans des aires de quatre villes suisses. Les résultats montrent qu'il y a en effet un grand intérêt pour la culture biologique, mais que dans de nombreux endroits il y a encore un manque de connaissances.

«Comment la culture biologique peut-elle être soutenue dans les jardins familiaux?» C'était la question de base, sur laquelle les chercheurs du FiBL à Frick ont commencé leur étude. Pour répondre à cela, ils devaient établir clairement quel était l'état des choses. Cet état des lieux a eu lieu avec le soutien de la Confédération (OFEV), de Bioterra, de la Fédération suisse des jardins familiaux (FSJF) et des municipalités de Bâle, Lausanne, Lucerne et Saint-Gall dans les aires de jardins familiaux. Au moyen de questionnaires, l'attitude de base de l'état des choses concernant la culture biologique a été déterminée.

Environ deux tiers des participants cultivent déjà (partiellement) de façon biologique

Les résultats les plus importants ont été présentés par la directrice du projet Ingrid Jahrl en juin 2015 lors de l'assemblée des délégués de la FSJF à Bâle. Dans l'ensemble, 574 jardiniers et jardinières ont participé au sondage, les hommes étant représentés avec 59 %. De tous les participants, 160 venaient de Saint-Gall, 160 de Bâle, 200 de Lausanne et 54 de Lucerne. L'âge moyen était un peu moins de 57 ans. Après avoir été évalués, les résultats ont été approfondis dans des ateliers, donc discussions entre l'équipe du projet, les associations, les représentants des villes et les cultivateurs.

Une des principales conclusions de l'étude est qu'il y a un grand intérêt pour la culture biologique. Environ deux tiers des participants, selon leur propre définition, cultivent déjà de façon biologiques (27%) ou partiellement selon des méthodes biologiques (38%). Pour 21% il serait souhaitable de cultiver le jardin de façon biologique, seulement 12% n'ont aucun intérêt à une telle démarche. Dans l'ensemble, il est important pour 80% des jardiniers et jardinières de prendre soin de la nature. En même temps la culture biologique présente un aspect négatif. Un bon tiers des participants pense que l'agri-

culture biologique est liée au moins partiellement avec un jardin envahi par la végétation. Dans les associations, la culture biologique est très peu soutenue activement, tandis que les jardiniers sentent en partie la pression d'avoir si possible un jardin exempt de mauvaises herbes.

Il n'est pas clair pour tout le monde ce que signifie bio

L'évaluation a montré que pas tous les jardiniers et jardinières ont réalisé en quoi consiste la culture biologique et que l'application dans son propre jardin cause des difficultés. Donc beaucoup de jardiniers biologiques déclarés utilisent la méthode «b et plus» comme des granulés anti limaces classiques, un quart reconnaît utiliser parfois des pesticides et engrais chimiques de synthèse. Selon le rapport final du projet, les règlements existants des villes et des associations ne suffisent pas à promouvoir la culture biologique. Selon le sondage, de telles règles et sanctions n'ont ou n'auraient qu'un impact réduit pour qu'un jardin soit cultivé biologiquement. Néanmoins, de telles réglementations sont généralement bien accueillies, parce qu'elles donnent un support à ceux qui cultivent déjà de façon biologique.

Il existe un besoin de connaissances en matière de culture biologique

Les jardiniers déclarent ne posséder que partiellement une connaissance suffisante de la culture biologique. En outre ils ont nommé différents domaines dans lesquels un besoin de connaissance existe, comme pour la lutte biologique contre les parasites. Les voisins et les autres jardiniers sont une source d'information très importante pour la plupart des jardiniers. En raison des résultats, les auteurs de l'étude se demandent quelles mesures seraient nécessaires pour promouvoir davantage la culture biologique. Diverses possibilités ont été montrées. Mais le principal est une amélioration des offres d'information et leur utilisation accrue. Ingrid Jahrl disait dans sa présentation que souvent les connaissances existantes sont mal communiquées au sein des associations. En plus d'une amélioration dans ce domaine, les auteurs proposent une expansion de l'offre de cours. Cependant, dans un même temps, ils ont constaté que les cours existants, comme ceux de Bioterra, sont très peu suivis.

Des cours dans les jardins pourraient aider à créer des liens

En conclusion, il faut des événements avantageux et centrés sur les jardins familiaux, qui ont lieu sur place dans les jardins et qui mettent au premier plan les avantages de la culture biologique et la mise en pratique dans les jardins familiaux. Cela pourrait contribuer à créer de meilleurs liens entre les jardiniers, également au-delà de la directe proximité.

Ingrid Jahrl et ses collègues voient des chemins possibles à cet objectif dans un système de parrainage. Ces parrains et marraines pourraient donner les informations nécessaires aux nouveaux locataires et les aider dans l'apprentissage de la pratique de la culture. Pour l'enseignement et la formation, de nouveaux outils seraient nécessaires, comme par exemple une auto-évaluation sous forme d'une liste de contrôle (le FiBL travaille actuellement sur une telle liste) ou



une liste de substances auxiliaires, permettant aux utilisateurs moins connaisseurs d'acheter consciemment des produits plus respectueux de l'environnement. Dans l'ensemble, les mesures visent à créer une plus grande sensibilisation de la gestion de la culture biologique, afin d'établir une culture de jardinage biologique activement soutenue au sein des associations.

Mais en principe, conclut Ingrid Jahrl, le jardinage doit être un plaisir avant tout. La promotion de l'écologie ne doit pas être considérée comme une série de mesures coercitives, mais plutôt comme une suggestion d'essayer quelque chose de nouveau afin d'apprendre à connaître de nouveaux aspects du jardinage.

Grosses Interesse, aber es braucht noch mehr Wissen

In einer gross angelegten Studie hat das Forschungsinstitut für biologischen Landbau (FiBL) in Frick untersucht, wie es um das biologische Gärtnern in Arealen in vier Schweizer Städten bestellt ist. Die Ergebnisse zeigen, dass bei den Bewirtschaftenden zwar grosses Interesse zum biologischen Gärtnern vorhanden ist, dass es aber vielerorts noch an Wissen fehlt.

«Wie kann die biologische Bewirtschaftung von Familiengärten gefördert werden?», lautete die Ausgangsfrage mit der die Forscher und Forscherinnen des FiBL in Frick ihre Studie in Angriff genommen haben. Um diese zu beantworten, mussten sie sich zuerst Klarheit verschaffen, was denn der Stand der Dinge ist. Diese Bestandaufnahme fand mit Unterstützung des Bundes (Bafu), von Bioterra, des Familiengärtner-Verbands (SFV) und den Stadtverwaltungen von Basel, Lausanne, Luzern und St. Gallen in den Familiengarten-

Resultate mittels Workshops, also Gesprächen zwischen dem Projektteam, Vereinen, Vertretern der Stadt und Bewirtschaftenden vertieft.

Ein zentrales Ergebnis der Studie ist, dass grosses Interesse an biologischer Bewirtschaftung besteht. Rund zwei Drittel der Befragten gärtner laut Eigendefinition bereits biologisch (27 %) oder wenden teilweise biologische Methoden an (38 %). Für weitere 21 % wäre es erstrebenswert, den Garten biologisch zu bewirtschaften, lediglich 12 % haben kein Interesse an einem solchen Schritt. Insgesamt ist es für 80 % der Gärtner und Gärtnerinnen wichtig, Sorge zur Natur zu tragen. Gleichzeitig ist biologisches Gärtnern aber teilweise negativ behaftet. Gut ein Drittel der Befragten ist der Meinung, dass eine biologische Wirtschaftsweise einen zumindest teilweise verwilderten Garten mit sich bringt. In den Vereinen wird die Biobewirtschaftung nur gering aktiv unterstützt, während die Gärtner teilweise Druck empfinden, einen möglichst unkrautfreien Garten zu haben.

Nicht allen ist klar, was Bio bedeutet

Bei der Auswertung hat sich gezeigt, dass nicht allen Gärtnerinnen und Gärtnern klar ist, woraus biologische Bewirtschaftung besteht und dass die Umsetzung im eigenen Garten Schwierigkeiten verursacht. So setzen nicht wenige der selbstdeklarierten Biogärtner «ab und zu» bzw. «selten» konventionelle Schneckenkörner ein, ein Viertel gibt an, zuweilen chemisch-synthetische Pflanzenschutzmittel oder Dünger einzusetzen. Gemäss dem Projekt-Schlussbericht reichen die teilweise bestehenden Vorschriften von Städten und Vereinen nicht aus, um die biologische Bewirtschaftung zu fördern. Laut der Umfrage haben bzw. hätten solche Vorschriften und Sanktionen aber ohnehin nur geringen Einfluss darauf, ob der Garten biologisch bewirtschaftet wird. Trotzdem werden solche Vorschriften grundsätzlich begrüsst, weil sie denjenigen Rückendeckung geben, die schon biologisch wirtschaften.

Es besteht Wissensbedarf zum biologischen Gärtnern

Die Gärtner gaben an, nur teilweise über ausreichend Wissen zum biologischen Gärtnern zu verfügen. Auch nannten sie verschiedene Bereiche, in welchem Wissensbedarf besteht, wie etwa zu biologischer Schädlingsbekämpfung. Nachbarn und andere Gärtner sind für die meisten Gärtner eine sehr wichtige Infor-

mationsquelle. Die Autoren der Studie haben sich aufgrund der Ergebnisse gefragt, welche Massnahmen nötig wären, um die biologische Bewirtschaftung weiter zu fördern. Es wurden verschiedene Möglichkeiten aufgezeigt. Zentral ist aber eine Verbesserung des Informationsangebots und dessen vermehrte Nutzung. Oft werde vorhandenes Wissen in den Vereinen nur mangelhaft kommuniziert, sagte Ingrid Jahrl in ihrem Vortrag. Neben einer Verbesserung in diesem Bereich schlagen die Autoren einen Ausbau des Kursangebots vor. Allerdings haben sie gleichzeitig festgestellt, dass das bestehende Kursangebot etwa von Bioterra nur schlecht genutzt wird.

Kurse in den Gärten könnten vernetzen helfen

Es brauche deshalb, so das Fazit, kostengünstige und auf Familiengärten fokussierte Veranstaltungen, welche vor Ort in den Gärten stattfinden und welche den Nutzen der biologischen Bewirtschaftung und die praktikable Umsetzung im Familiengarten in den Vordergrund stellen. Dies könnte mit zu einer besseren Vernetzung der Gärtnerinnen und Gärtner beitragen, auch über die direkte Nachbarschaft hinaus. Mögliche Wege zu diesem Ziel sehen Jahrl und ihre Kollegen auch in einem Patensystem. Diese Götis und Gotten könnten dann Neupächtern die nötigen Informationen mitgeben und sie so beim Erlernen der gärtnerischen Praxis unterstützen. Für die Aus- und Weiterbildung bräuchte es gemäss der Studie auch neue Tools, wie beispielsweise eine Selbstevaluation in Form einer Checkliste (das FiBL arbeitet momentan an einer solchen) oder eine Hilfsstoffliste, die den weniger gut bewanderten ermöglicht, beim Einkauf bewusst auf die umweltverträglicheren Produkte zu setzen. Insgesamt zielen die Massnahmen darauf ab, mehr Bewusstsein für die biologische Gartenbewirtschaftung zu schaffen um eine Kultur des Biogärtnerns zu etablieren, welche aktiv in den Vereinen unterstützt wird.

Grundsätzlich aber, so schloss Ingrid Jahrl, solle das Gärtnern vor allem Spass machen. Die Förderung der Ökologie solle deshalb nicht als eine Reihe von Zwangsmassnahmen gesehen werden, sondern eher als Anregung, etwas Neues auszuprobieren, um neue Aspekte des Gärtnerns kennenlernen zu können.

◀ Blick in ein Familiengartenareal in Muttenz. (Bild: Ingrid Jahrl)

Legende links kursiv